Rachid Boudjedra

Timimoun

roman

Denoël

Timimoun

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Denoël
La Répudiation (1969)
L'Insolation (1972)
Topographie idéale
pour une agression caractérisée (1975)
L'Escargot entêté (1977)
Les 1 001 années de la nostalgie (1979)
Le Vainqueur de coupe (1981)
Le Démantèlement (1982)
La Macération (1984)
Greffe (1985)
La Pluie (1986)
La Prise de Gibraltar (1987)
Le Désordre des choses (1991)
Fis de la haine (1992)

Aux Éditions Hachette
Journal palestinien (1972)

Aux Éditions SNED-Alger (1965)
Pour ne plus rêver

Rachid Boudjedra

Timimoun

roman

Denoël

Texte français de l'auteur

Titre original :
TIMIMOUN
(Éditions El Ijtihad. Alger.)

En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.

© by Rachid Boudjedra et Éditions Denoël, 1994
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN : 2-207-24203-X
B 242-203-7

I

La nuit tombe dru. Elle s'infiltre sournoisement dans le car, comme ça, mine de rien. Il est à peine dix-huit heures. Tout est très noir maintenant. Une petite ampoule chétive d'une couleur à la fois verdâtre et bleuâtre éclaire vaguement l'avant du véhicule. Je m'évertue à conduire prudemment sur une piste cabossée, étroite, dure comme de la tôle ondulée. Les voyageurs se recroquevillent. Chacun à sa façon. Jamais la même position. Puisqu'il n'y a plus rien à voir, ils préfèrent dormir ou somnoler. Les phares blancs balisent l'espace dans lequel s'engouffre le vieux tacot. Vite happé. Vite restitué. Tel qu'en lui-même, avec ses rondeurs d'une autre époque et ses formes

robustes, exagérées. Le moteur, par contre, émet un bruit furtif comme s'il était constitué d'éléments recouverts de velours ou de coton, plutôt. Parfois quelques crissements et quelques récriminations lorsque les pneus passent sur une grosse plaque de sable que le vent a déplacée.

L'un des passagers laisse échapper une quinte de toux. Il est aussitôt imité par la plupart des autres voyageurs libérés de tout ce silence pesant et de tout ce sable infiltré dans les vêtements, les narines, la gorge et la poitrine. Maintenant il n'y a plus de désert. Reste le froid et subsiste un climat délétère et inconsistant. Impossible à déceler clairement. Comme des traces à moitié raturées, à moitié oubliées de toutes les péripéties qui se sont déroulées tout au long de cette journée de voyage à travers le Sahara. Avec ses haltes, ses découvertes, ses bavardages, ses tensions, ses déceptions, ses fous rires, ses odeurs de victuailles et ses relents de dattes écrasées et d'épluchures d'orange ou de mandarine.

De temps à autre, au passage d'un autre

véhicule, les vitres prennent un ton bleu foncé, presque noir, plutôt couleur aubergine, voire violet. Cela dure si peu. Comme un éblouissement, un flash aveuglants. Quelque chose de fugace et de phosphorescent. L'espace est pris d'assaut par des vents contraires. Tels des oiseaux voraces qui planent d'une façon acrobatique comme des funambules ou des somnambules fusant à travers les jardins sahariens imprégnés de l'odeur de fruits trop mûrs qui s'écrasent au bas des arbres. Des giclées granuleuses se collent sur les vitres du car. Elles se transforment très vite en traces grenues, sous forme de lamelles. On aurait dit des balafres sinueuses mais subtiles sur les vitres extérieures du véhicule acheté il y a quelques années à Genève, pour rien.

J'avais l'impression que le vendeur suisse me trouvait tellement pitoyable qu'il voulait me rembourser la somme dérisoire que je venais de lui verser. Il était pris de remords; brusquement. Pour le rassurer je lui ai longuement expliqué que je me débrouillais très

bien en mécanique et que j'allais rafistoler cet engin à la fois balourd, carré et arrondi datant de la fin des années quarante. L'autocar avait cette robustesse quasi militaire qu'on mettait, à cette époque, pour fabriquer de tels véhicules. Quelques heures plus tard, le vendeur vint me chercher dans un bar où je fêtais solitairement ma nouvelle acquisition. Il ne voulait plus me vendre ce tacot dont nous avions auparavant discuté le prix pendant un bon moment. Il prétexta l'état délabré de la carcasse et le mauvais état du moteur. Je refusai d'accéder à sa demande et lui offris un verre de vodka.

Nous nous sommes mis à boire pendant deux ou trois heures et il oublia pourquoi il était venu me relancer dans ce bar genevois. Nous étions soûls et prêts à nous embrasser et à nous congratuler lorsqu'il se rappela, à nouveau, qu'il ne voulait plus me vendre son car. Cette fois-ci il prétexta l'attachement qu'il avait pour le vieil engin, sa fidélité et sa nostalgie. Je ne peux pas, me dit-il, vingt-cinq ans de bons et loyaux services. Ce serait

indécent de le revendre parce qu'il avait vieilli. Je lui offris cinq ou six vodkas à la suite. Il me serra alors la main. Marché conclu, dit-il, d'une façon trop solennelle. Il voulut m'offrir autant de vodkas, à son tour. J'acceptai. Pendant toute cette beuverie, je n'ai pas cessé de me surveiller dans les multiples glaces du bar. Je devais rester droit, digne et lucide. Je voulais bien boire mais pas passer pour un ivrogne. Au petit matin, l'homme me fit promettre de ne pas emmener le car dans mon pays. J'eus honte de lui mentir mais l'alcool ingurgité m'aida à promettre tout ce qu'il voulait. Je refusai quand même d'être remboursé du prix de la guimbarde qu'il voulait, dans cette aube blafarde et froide, m'offrir sans aucune contrepartie.

Très vite, je reviens à la route, à la conduite, à ces voyageurs que je trimbale d'un bout du Sahara à l'autre. Avec lesquels j'ai déjà passé plusieurs jours. Comme si je les connaissais tous. Un à un. Pas seulement. Leurs manies, leurs projets, leurs vies, aussi. Tout en vrac. Il fallait que je reste lucide au

volant, de la même façon que dans ce bar où m'avait poursuivi l'ancien propriétaire du car. Le sable ne cesse pas de gicler contre les vitres et j'en ai plein la bouche et les narines.

Cette soûlerie dans le bar suisse et les péripéties rocambolesques de l'achat du vieux tacot m'avaient dissipé quelques minutes. Je m'étais oublié sur cette petite piste isolée en pleine nuit. Très vite, je reprends mes esprits. Mais la vieille peur qui m'habite constamment rend mes mains très moites malgré le froid saharien qui règne à l'intérieur. Je n'ai jamais voulu installer la climatisation. Cela fait artificiel. C'est pourquoi, j'ai toujours une panoplie de burnous en poil de chameau et de klims en laine de brebis que je transporte dans les soutes de mon car baptisé Extravagance au cours d'une autre cuite dans un bar d'Alger, cette fois-ci. La peur est là. Elle est atroce. Elle m'a toujours habité. J'essaye de l'enrayer à coups de vodka et de randonnées dans le désert le plus grand et le plus désertique du monde. Toujours ce rythme anormal de mes pulsations.

Depuis quand ? Cela remonte à quand ? A toujours. Aux premières corrections infligées par mon père, peut-être. Toujours, aussi, ce sentiment quand je roule sur le sable que je perds tous mes sens, toute la signification du monde, tous les contours de mon propre corps.

Parfois j'éprouve une jubilation extatique. Un affolement mystique. Fuite toujours dans quelque chose. L'alcool d'abord, déjà, à quinze ans et demi. Les vieilles guimbardes de l'aéroclub, déjà à seize ans. Les avions de chasse, déjà à vingt ans. Les vieux bus transsahariens, déjà, à trente ans. Maintenant j'ai quarante ans, je crois ; l'âge de mon père quand il m'a conçu. Goût dans ma bouche du sable, du non-sens, d'une sorte de métaphysique larmoyante, du désastre. C'est à ce moment-là que je suis réellement subjugué par une extase presque transparente, glacée, polie à l'extrême. Des traces sablonneuses et quelque peu glauques s'étirent en ellipses de bas en haut. Elles strient la surface des carreaux sur lesquels se brouille le reflet des

dunes de couleur safran qui surgissent de temps à autre du néant nocturne grâce aux phares blancs. Cela fait plusieurs jours que j'ai quitté Alger.

Quelque chose effrite mes artères. Dehors, à gauche, à droite et de face : le désert. Hiéroglyphes indescriptibles à l'intérieur d'un code fabuleux et poignant. Toujours ce désert qui se déroule. Même la nuit, il est le lieu central de l'angoisse, du désir et du vertige. Même la nuit, il y a un déploiement circulaire de l'horizon entre l'orangé et le jaune. Malgré la sécheresse de l'air comme sablé et crissant sous l'effet des grains de sable, j'ai l'impression que je transporte un fatras de destins émouvants, dans ce car. Avec sa carrosserie déglinguée et son moteur impeccable, il poursuit son mouvement d'une façon entêtée, compliquée et incompréhensible. Sous cette forme atroce, effroyable, perfide de l'apparente immobilité. Alors qu'il donne, en même temps, l'impression qu'il vole telle une machine souple dans sa foudroyante immobilité et sa foudroyante bestialité générique. A